

XYZ. La revue de la nouvelle

En haut à gauche

Françoise Tallent



Numéro 49, printemps 1997

Transatlantique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4526ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tallent, F. (1997). En haut à gauche. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (49), 82-85.

En haut à gauche

Françoise Tallent

La salade verte flottait mollement dans l'évier. Tout était accompli. Sur le lit conjugal lissé, les placards brillants, le parquet luisant, sur la petite boîte qui cachait sous un décor d'alpage l'exact bilan ménager, sur le rythme même de sa journée et la monotonie de la semaine, était estampillé *devoir conjugal*, jusque sur sa robe-tablier, choisie par lui dans un catalogue, pour qu'elle devienne la copie conforme des gardiennes du foyer et de la dignité de ce pays. Il avait fallu remercier comme toujours.

Merci d'être allé la chercher dans la misère ensoleillée de son pays pour la réimplanter dans le luxe froid du sien ; merci d'avoir pu échanger un passeport couleur espoir contre un autre où se croisaient deux barreaux de prison ; merci, merci, merci pour le devoir conjugal.

Elle comptait machinalement que cela ferait bientôt une semaine qu'il ronflait en lui montrant le dos et qu'elle risquait bien de le voir se retourner ce soir comme une crêpe, le temps d'un contact, mais sans s'attacher au fond... Elle rit en chantonnant : « Rien n'attache au fond, grâce à Teflon. » La seule chose qui lui plaisait vraiment ici, c'était la télévision : elle apprenait par cœur les refrains publicitaires et les fredonnait, à la façon de comptines enfantines, les modifiant le plus souvent, car, disait-elle, les gens de ce pays manquent d'imagination.

« Tu vois où l'imagination a conduit le tien ! » rétorquait-il avant de se lancer dans une analyse du sens de l'ordre et de l'acharnement au travail érigés en totem tutélaire.

Elle gardait maintenant ses réflexions pour elle et attendait d'être seule pour se moquer des géraniums alignés au garde-à-vous aux balustrades de tous les balcons.

« Repos ! » leur criait-elle en secouant son plumeau par la fenêtre. Ils restaient imperturbables, affichant haut la couleur du drapeau national.

« Ce sera donc pour ce soir », soupira-t-elle en égouttant les feuilles vertes, nées sous serres, calibrées et garanties sans déchets ni saveur.

Ce fut pour ce soir. Elle n'arrivait même plus à sourire des manœuvres d'approche du petit homme flasque, glissant entre le dessert et le café : « Alors, ma poule, ça va ? On a pensé à son petit mari aujourd'hui ? » Elle aurait aimé répondre : « J'ai passé la journée à gratter le sol pour trouver les meilleurs vers pour mon coq adoré. »

Ou peut-être se mettre à courir dans le salon en agitant les bras et en gloussant, mais elle savait que c'était inutile d'essayer. Depuis tout petit, il avait appris à ne pas jouer, ou alors à des jeux sérieux. Il jetterait un coup d'œil aux programmes de la télévision pour vérifier qu'il ne manquerait pas un reportage sportif et proposerait :

« On va se coucher de bonne heure, cocotte ? » Il eût ajouté un clin d'œil égrillard au scénario prévu qu'elle l'aurait soupçonné d'avoir pris un apéritif avec ses collègues avant de rentrer. Mais il n'y eut que les rituels bruits de lavabo, de gargarisme et de chasse d'eau. C'était une des premières choses enseignées à son arrivée : il fallait être propre, sérieux, ponctuel.

Les glouglous lui rappelèrent une étrange aventure survenue le matin même en se regardant dans l'armoire à pharmacie. Elle avait grimacé en s'admonestant sans complaisance : « Tu grossis, c'est le chocolat, tu deviens grise, fais ta valise pendant que tu peux encore bouger. » Tout en poursuivant ces réflexions démoralisantes, elle eut l'impression de s'alléger tout d'un coup et de se mettre à flotter tout en haut de la pièce. C'est quand elle voulut se regarder à nouveau dans le miroir qu'elle fut secouée d'une nausée qui la fit s'accrocher au bord du lavabo. Elle pouvait se contempler, de l'angle, en haut à gauche, juste au-dessus de l'armoire à linge, comme si elle était collée au plafond, insecte

observant la silhouette brune qui titubait, les pieds cloués au sol. Une nouvelle secousse projeta le corps raidi en avant et quand le front cogna le métal froid du robinet, elle eut l'impression d'être brutalement décollée du mur, aspirée de force dans un entonnoir de sensations confuses, désagréables, gluantes. Elle avait passé le reste de la journée la tête douloureuse, essayant d'analyser ce qu'elle prenait pour les symptômes d'une dépression.

— Tu n'es pas encore déshabillée ?

— J'arrive, je faisais du rangement !

Au fil des mois, elle avait répertorié les mots magiques qui remplaçaient ici les valeurs taboues de son enfance. Rangement, travail, économies comptaient parmi celles qui attiraient sur vous respect et considération. Tout en les prononçant gravement, elle en jouait, sûre de recueillir les regards reconnaissants de son mari. Un jour viendrait pourtant où elle les lui jetterait à la face avant de partir rejoindre les mots créateurs de vie.

— Tu as fini ?

Il était installé sur le lit et tapotait les oreillers comme pour formuler une invitation. Il n'aurait pas tenté une approche plus directe : glisser par derrière les mains sur son ventre, effleurer ses cheveux à la recherche du triangle voluptueux caché sous le pavillon de l'oreille, tous ces gestes étaient inimaginables, il savait ce qui était convenable entre époux. Alors, il se contentait d'attendre en répétant, comme un enfant qui attend son goûter :

— C'est prêt ?

Elle suivit aussi le rituel des gargouillements dans la salle de bain et fit une apparition digne dans une chemise de nuit suffisamment large et terne pour correspondre au modèle exigé. C'est en s'allongeant sur le dos, sans même regarder l'homme qui s'apprêtait à passer son bras autour de sa taille, qu'elle vit que l'angle, en haut à gauche, de la chambre à coucher était percé d'un double tuyau couronné d'un anneau de plâtre comme celui de la salle de bain. Cette seule pensée lui fit revivre la secousse libératrice du matin. Elle se retrouva collée avec, cette fois, une sensation de chaleur sans doute provoquée par les tuyaux qu'elle ne voyait plus,

maintenant. Ce qu'elle voyait, c'était une scène grotesque juste au-dessous. Un dos de tortue, rayée, qui se balançait au-dessus d'une statue brune, les bras en croix, les seins à peine dégagés d'un accordeon de flanelle qui remontait vers son cou. Elle n'éprouvait plus aucune sensation dans ce corps cloué sur les draps, elle n'était plus que liberté légère observant non pas deux corps luttant ou communiant dans un échange d'amour, mais une superposition de tissu à rayures et d'étoffe bleue dissimulant un acte de vie manqué.

Elle se mit à imaginer la même scène dans un placard : deux chemises copulant discrètement sans déranger la pile d'habits : rangement, rangement.

Un rire grelotta en elle et se mit à onduler, collé au plalond. La scène au-dessous se modifia brusquement. Le petit homme avait redressé la tête, puis le buste, se décollant de la statue. Il se tenait à présent les bras raidis, le corps tendu au-dessus d'elle comme un pont sur une eau sombre qui lui échappe.

— Tu as ri ? Tu es contente ? C'était bien ? C'est la première fois que tu ris quand...

Elle se sentit à nouveau aspirée brutalement sur le lit et put ouvrir à temps les yeux pour accueillir le regard tremblant et humide de l'homme qui répétait :

— C'était bien, tu es contente ?

Puis, dans un murmure mouillé :

— Tu as joui ?

Elle referma alors ses bras autour du torse encore crispé.

— C'était bien.

Elle reçut contre elle un corps qui tremblait, un peu d'eau salée, des balbutiements d'enfant, tout un désordre qu'elle berça en répétant comme une litanie :

— C'était bien, tu verras, on sera bien nous deux, je t'apprendrai à jouer, à rire, à vivre.

De l'angle de la chambre, en haut à gauche, lui revenait en écho :

— Tu es libre, tu es libre.

Elle sourit sans cesser de caresser les cheveux, qu'elle découvrait lisses et fins, de l'homme qui s'endormait sur son épaule.